

L.Ravenel, J.-B. Maudet
Compte rendu d'Agnès Juvanon du Vachat
3 octobre 2009

La tauromachie est-elle un sport ?

Café géo animé par Jean-Baptiste Maudet (docteur en géographie, chercheur associé à l'Université de Pau) et Loïc Ravenel (maître de conférences en géographie, Université de Franche-Comté), au bar Le Bowling, Saint-Dié-des-Vosges, le samedi 3 octobre 2009.

Dans le cadre du Festival international de géographie 2009 dont l'Espagne est l'invité d'honneur, [Jean-Baptiste Maudet](#) (auteur d'une thèse sur les pratiques tauromachiques) et [Loïc Ravenel](#) (spécialistes de la géographie du sport), se sont réunis dans le bar Le Bowling, pour nous montrer combien la tauromachie questionne, à plusieurs titres, le géographe. Dans ce café géo, ils se proposent de confronter leurs analyses (l'un sur la tauromachie comme marqueur identitaire, l'autre sur les pratiques sportives et leur diffusion) pour répondre à une question : « la tauromachie est-elle un sport ? », et de montrer comment le géographe peut s'approprier de tels questionnements.

Jean-Baptiste Maudet commence par présenter l'opinion qu'ont en général les sportifs des aficionados et inversement. Pour les aficionados, la tauromachie est bien plus qu'un sport, même si elle en partage certaines caractéristiques, telles que la compétitivité, la performance individuelle. Dans la tauromachie, l'affrontement entre l'animal et l'homme est réel alors que, dans le sport, il s'agit d'un affrontement symbolique entre deux équipes ou deux joueurs. De plus, là où le sport fait intervenir la maîtrise technique, la tauromachie relève plus de l'expression artistique. Quant aux sportifs, ils considèrent que la tauromachie est trop cruelle, et folklorique, pour faire partie du sport. En outre, les penseurs du sport n'y intègrent jamais la tauromachie.

Poursuivant cette démonstration, Loïc Ravenel montre, à son tour, ce qui différencie la tauromachie du sport. Pour cela, il convient tout d'abord de définir le sport, du moins le sport moderne, né dans la Grande-Bretagne du XIXe siècle. A cette fin, il énonce six principes constitutifs de la discipline sportive, que la tauromachie ne partage pas :

La domestication de la violence. Le sport est une canalisation symbolique de la violence. A l'époque actuelle, il est presque inoffensif pour ses acteurs, ce qui n'est pas le cas de la tauromachie.

Le principe d'incertitude. Le sport moderne est incertain. Il se joue entre adversaires égaux, sinon il n'aurait pas d'intérêt. A l'inverse, dans la tauromachie, tout est joué d'avance. La victoire du torero est certaine. Le suspense ne concerne pas le vainqueur, mais la façon dont il va l'emporter.

La mesure. Le sport moderne est fondé sur une mesure de la performance, que celle-ci s'exprime au moyen d'une durée, d'un chronométrage ou d'un score. La numérisation fait partie du sport. Il n'en est rien dans la corrida.

La nationalité. Un sportif est affilié à un pays, qui se reflète sur son maillot. L'habit de lumière du torero ne nous renseigne pas sur sa nationalité. Le torero nous offre même l'exemple d'un athlète pouvant changer de nationalité au cours du combat.

Une organisation internationale. Il n'y a pas de fédération internationale de la corrida, ni de régulation mondiale.

Une diffusion vaste dans l'espace. Le sport se doit d'être diffusé largement, sinon il n'est qu'un jeu. La corrida, quant à elle, est restreinte à un ensemble géoculturel limité. De plus, elle n'est pas britannique, comme beaucoup de sports.

A ses six caractéristiques principales, s'en ajoute une dernière : le dopage ! Or, le torero ne se dope pas, du fait de l'incompatibilité des produits dopants avec les anesthésiants en cas d'opération chirurgicale immédiate.

Jean-Baptiste Maudet reprend alors ces arguments pour voir dans quelle mesure la corrida peut-être considérée comme un sport. Il ne défend ni une position ni une autre, mais cherche seulement un rapprochement possible entre système sportif et corrida.

Une précision tout d'abord : si dans l'imaginaire collectif « corrida » et « tauromachie » sont synonymes, la tauromachie ne se réduit pas à la corrida espagnole. Une définition élargie de la tauromachie montre qu'elle englobe une grande diversité de jeux : la corrida espagnole, portugaise, la course landaise, camarguaise, et jusqu'à des pratiques plus populaires telles que les courses de vachettes, médiatisées par le jeu *Intervilles*. On peut même inclure dans la tauromachie le rodéo étatsunien, et plus largement américain, puisqu'il existe plusieurs types de rodéo, du Chili au Canada, et même jusqu'en Australie. La tauromachie n'est donc pas confinée au seul territoire espagnol.

De plus, la violence envers l'animal n'est pas un dénominateur commun à toutes ces pratiques. L'animal ne meurt pas systématiquement. Parfois, il n'y a même pas de contact entre l'homme et l'animal, mais juste des figures exécutées comme des sauts. Le seul dénominateur commun aux différentes pratiques taurines est la prise de risque des hommes.

Après cette précision, particulièrement utile pour comprendre les territoires des pratiques taurines et leur ancrage culturel, Jean-Baptiste Maudet reprend les six principes constitutifs du sport et les confronte à la corrida :

La domestication de la violence. La violence est constitutive de la corrida espagnole. Cette dernière est sanglante pour l'animal comme pour l'homme. Nous pouvons cependant noter que, même si la mise à mort publique de l'animal est toujours là dans la corrida espagnole, de nombreux sévices ont disparu des arènes, tels que les chiens et les banderilles de feu. De même, jusqu'en 1928, les chevaux des *picadors* (qui piquent le taureau) n'étaient pas protégés et étaient donc à la merci du taureau.

Le principe d'incertitude. La corrida ne serait-elle pas plus cruelle si l'issue était vraiment incertaine ? Puisque la mort du taureau est programmée, le principe d'incertitude est décalé. Il ne porte pas sur la mort de l'animal, mais sur la façon dont le torero domine la force de l'animal.

La mesure de la performance. Elle départage les toreros entre eux et non l'homme et l'animal. Il n'y a pas de points qui détermineraient de façon objective la victoire. Le succès du torero relève plus du triomphe, accompagné d'un plébiscite par le public.

La nationalité. Il n'y a pas d'équipe nationale. Le drapeau espagnol flotte sur toutes les arènes du monde. Cependant, la corrida véhicule quand même des sentiments d'appartenance. Si le torero est mauvais, il est renvoyé à sa condition géographique ; s'il est bon, une « naturalisation » s'opère. Il est comme adopté par le public, qui le porte sur ses épaules. Les portes de l'arène s'ouvrent et il est accueilli triomphalement dans la ville. C'est ainsi qu'un torero colombien peut devenir « Torero de Madrid », à l'image de César Rincon dans les années 1990. Lors de ses triomphes, on pouvait entendre crier « Viva Colombia » dans l'arène de Las Ventas à Madrid.

Une organisation internationale. Il n'existe pas de fédération qui organiserait des tournois internationaux. Chaque corrida s'apparente plus à un meeting sportif isolé. On peut aussi la rapprocher du théâtre, avec une série de spectacles programmés chaque saison.

Une diffusion dans l'espace. La corrida n'est pas britannique. Elle est un autre système sportif, à la fois antérieur (elle fut codifiée plus tôt que le sport ; des arènes sont construites dès le XVIII^e siècle, alors qu'il faudra attendre le XIX^e siècle pour les stades) et concurrent (si sa diffusion est plus limitée que certains sports, comme le football par exemple, elle est quand même présente dans tout le monde latino-américain).

Enfin, le dopage des toreros s'apparente plus à celui des artistes (cannabis, cocaïne, alcool), qu'à celui des sportifs.

A son tour, Loïc Ravenel fait remarquer que la difficulté de la classification résulte aussi du mélange des genres auquel on assiste aujourd'hui. Les frontières entre les différentes catégories tendent à disparaître : si le sport devient un spectacle (les sportifs vantant les mérites de tel ou tel produit cosmétique, ou faisant la une des magazines *people*), le spectacle se transforme à l'inverse en compétition, à l'image des concours de chanteurs à la télévision. Sport et spectacle sont deux domaines différents mais qui s'entrecroisent.

Pour conclure, Jean-Baptiste Maudet insiste sur la dimension archaïque de la corrida, liée au sang animal, tabou dans nos sociétés urbanisées. La corrida a ainsi raté un échelon de la modernité. Cependant, de par l'exposition du corps qu'elle offre, elle rejoint certaines pratiques sportives contemporaines relevant du sport extrême, qui met lui aussi en jeu les corps sans protection.

Débat :

Ne pourrait-on pas rapprocher la corrida de la boxe, du fait de leur violence commune et de la présence du sang ?

L. R. : Certes ; cependant un combat de boxe respecte le principe d'incertitude, et relève donc du sport.

Est-ce que les toreros réfléchissent à leur pratique en tant que sport ?

J.-B. M. : Si les toreros ont conscience de la dimension athlétique de leur office, leur idéal n'est pas celui du sportif, mais celui de l'artiste.

Agnès Juvanon du Vachat.

Pour aller plus loin avec les Cafés géo :

Géographie du sport :

Jean-Pierre Augustin, « Le rugby, une mondialisation inachevable ? », Vox geographi, 18 février 2007.

Pascal Gillon et Loïc Ravenel, « La Coupe du monde de football : une épreuve mondialisée », Vox geographi, 11 juin 2006.

Gilles Fumey, « Comment le monde se shoote au football... », Brèves de comptoirs, 4 juin 2006.

Le compte-rendu du Café géo : « La planète football : un monde sans guerre ? », avec Pascal Boniface, 30 septembre 2005.

Le compte-rendu du Café géo : « L'olympisme : jeux géopolitiques », avec Jean-Pierre Augustin et Marcel Bouchoule, 14 mars 2006.

Le compte-rendu du Café géo : « Athènes, le "néfos" et les Jeux Olympiques », avec Olivier Deslondes, 10 mai 2004.

Le compte-rendu de lecture de Yann Calbérac sur l'ouvrage : AUGUSTIN Jean-Pierre et GILLON Pascal, *L'Olympisme, bilan et enjeux géopolitiques*, Armand Colin, 2004.

D'autres pratiques à la croisée du sport et des loisirs :

Le compte-rendu de lecture de Yann Calbérac sur l'ouvrage : BERNARD, Nicolas (dir.), *Le nautisme. Acteurs, pratiques et territoires*, Presses Universitaires de Rennes, 2005.

Le compte-rendu du café géo : « Alpinisme et Exploration », animé par Yves Peysson, 27 septembre 2000.